

Leuven 15 mai 2007

Titre de Docteur Honoris Causa

Langue parlée et description grammaticale

Remerciements

Petit historique

Pourquoi décrire la grammaire de la langue parlée

Remerciements

L'honneur que m'accorde aujourd'hui l'Université de Leuven est un très grand privilège, dont je suis reconnaissante et qui m'intimide. Il me semble que je ne mérite pas cet honneur à titre personnel mais bien plutôt qu'il récompense mes relations de travail et d'amitié avec mes collègues des universités de Belgique. Ce pays, si fertile en grands linguistes, m'a offert depuis longtemps de précieuses collaborations de travail et des amitiés irremplaçables. Cet honneur leur revient.

J'interprète cet honneur comme un hommage rendu particulièrement au professeur Karel van den Eynde, professeur émérite de votre université, et à l'étroite collaboration de travail qui nous a liés pendant des années. C'est à l'invitation de Karel van den Eynde que je suis venue pour la première fois dans cette université, à l'époque où il venait de rentrer d'un long séjour en Afrique. Ensuite les échanges et les voyages entre les universités de Leuven et d'Aix-en-Provence se sont multipliés, ainsi que les discussions, les publications, les controverses et les joies d'une recherche exigeante, tout ce qui faisait de la linguistique française une discipline exaltante.

Avant de développer le propos annoncé, la *description grammaticale du français parlé*, je donnerai un petit aperçu historique des circonstances qui m'ont amenée à choisir ce domaine.

Bref historique

J'ai rencontré le professeur Karel van den Eynde pour la première fois en Afrique, à l'Université Lovanium, où j'avais été invitée pour donner aux étudiants une initiation à la linguistique française. J'avais été formée à la linguistique par le courant structuraliste à la française, par la philologie, par les leçons de Gustave Guillaume et par l'influence de Jean Stéfanini, qui m'avait fait nommer à l'Université de Provence. Avec André Chervel, j'avais étudié la structure et l'histoire de l'orthographe française, avec la conviction qu'on ne pouvait pas faire la description grammaticale d'une langue en se fondant uniquement sur son aspect graphique.

Karel van den Eynde travaillait « sur le terrain », ce qui m'impressionnait beaucoup. Dans mon souvenir, il rentrait le soir avec des centaines de fiches en papier qu'il étalait sur le sol du salon en disant : « ce n'est pas possible que cette langue ait autant de temps et autant de modes ; il faut réduire ». Quelques heures plus tard, l'analyse avait effectivement réduit les données. Les fiches étaient classées en petits tas, le classement faisant apparaître des distributions régulières et des filiations formelles et sémantiques entre les temps et les modes.

C'était magique. Je croyais voir un dessin animé où Claude Lévy-Strauss aurait illustré la vertu du structuralisme.

Quelques mois plus tard, nous avons appliqué ces méthodes de description à la conjugaison des verbes en français parlé. Les polémiques que cette étude a déclenchées étaient fort intéressantes car elles montraient que les méthodes appliquées aux langues dites exotiques passaient pour hardiesses quand il s'agissait de « grandes langues d'Europe ». L'étape suivante a été celle de la syntaxe, pour laquelle Karel van den Eynde suivait une double piste : transposer à la syntaxe les analyses distributionnelles qui avaient fait leur preuves en morphologie ; étendre à des langues comme le français des méthodes de travail habituellement réservées aux langues exotiques. Grandes polémiques dans les deux cas : c'était l'époque du triomphe des grammaires génératives et bien avant le succès actuel des travaux sur la typologie des langues. Sans l'avoir voulu, nous choissions à tous les coups des démarches non conventionnelles.

Karel van den Eynde préparait l'hypothèse que nous devons appeler l'Approche pronominale. Pour la description grammaticale d'une langue, il était utile de traiter les pronoms – ou plus généralement les proformes – comme des indicateurs des constructions fondamentales et de n'introduire qu'ensuite les formes lexicales. C'était traiter les noms comme des remplaçants des pronoms, au revers de ce qui se fait habituellement. Pour me faire comprendre la démarche, il m'avait fait rencontrer à Tervuren son maître en linguistique africaine, le professeur Meussen, qui m'expliquait les relations de proportionnalité à établir entre proformes et lexique. « La relation entre l'hélicoptère est proportionnelle à la relation entre le bateau et quoi ?... ». J'ai utilisé cette idée des pronoms comme matrices sémantiques dans une thèse soutenue à Paris. Stéfanini nous a fourni des justifications qui nous permettait de nous situer dans l'histoire de la grammaire et, armés de tous ces outils d'analyse, nous avons publié *Pronom et syntaxe*.

En y adjoignant une expérience des structures prosodiques, pour laquelle nous avons fait appel à Piet Mertens, nous étions préparés techniquement à traiter le français parlé comme n'importe quelle langue du monde. Nous avons alors commencé à faire des enquêtes, à enregistrer diverses données de langue parlée, à les transcrire et à les étudier. L'époque ne s'y prêtait pas, de sorte que nous avons dû nous en justifier assez longuement.

Pourquoi la langue parlée

Aperçu sur la morphologie de la langue

La tradition grammaticale du français, comme de nombreuses langues occidentales, est fondée sur la tradition écrite de la langue. Les unités avec lesquelles elle opère, des mots et des phrases, sont des unités graphiques délimitées par des blancs et par des signes de ponctuation. La grammaire scolaire a pour objectif d'enseigner à placer dans les textes écrits les marques morphologiques, qui sont en grande partie des marques graphiques, codifiées par la tradition orthographique. On enseigne à marquer le pluriel par l'adjonction de –s, de –x et de –ent à la fin des mots, et le féminin en ajoutant un –e au masculin. C'est évidemment différent dans la langue parlée, qui signale la différence entre singulier et pluriel ou entre masculin et féminin par d'autres moyens :

Le livre / les livres

Il dort / ils dorment

Un ami / une amie

Des amis anglais/ des amies anglaises

Cette partie de la grammaire de la langue parlée, qui n'est pas une matière d'enseignement scolaire, a été longtemps négligée. L'idée profane sur ce sujet est que la langue parlée véhicule des fautes et que seule la langue écrite possède une grammaire. Nous avons fait une enquête auprès d'enfants de dix à onze ans, dans le sud de la France, en leur demandant s'ils estimaient qu'ils parlaient bien la langue française. Non, avaient-ils répondu dans leur grande majorité, « parce qu'on parle en faisant des fautes d'orthographe ». Les instituteurs étaient généralement d'accord.

Cependant, certaines particularités morphologiques du français parlé ont été étudiées depuis longtemps et signalées comme telles dans les études de typologie des langues. Dès le début du XIX siècle, des linguistes américains signalaient que le français parlé dispose d'une morphologie soustractive fort intéressante, qui consiste à raccourcir un radical en lui ôtant sa consonne finale. C'est ainsi, remarquaient-ils, que se marque souvent le masculin, plus court que le féminin :

moins -t :	petite – petit
moins -d	bonde – blond
moins -g	longue - long
moins -s	grosse – gros
moins -z-	grise - gris
moins -r	premier – première

C'est aussi le mode de formation des personnes du singulier des verbes, au présent de l'indicatif, pour de nombreux verbes, le singulier étant plus court que le pluriel :

moins -t	ils battent – il bat
moins -d	elles pondent – elle pond
moins -p	ils rompent – il rompt
moins -s	ils finissent –il finit
moins -z	ils détruisent – il détruit
moins -v	ils servent– il sert

Le modèle est assez fort pour susciter des néologismes. Sur le modèle des noms et adjectifs ayant +/- r à la finale, les émigrés ont forgé récemment une « sans-papière », à partir de l'expression courante « les sans papiers ».

Autre caractéristique : Le français parlé tend à grouper les éléments, là où le français écrit les traite comme des mots isolés. Le pluriel est marqué la plupart du temps sur des groupes, par exemple par la forme du premier élément et par les liaisons :

mon-n-ancien-n-ami	mes-z anciens-z-amis
--------------------	----------------------

Les liaisons, phénomènes purement oraux, tendent à s'implanter dans tous les groupes liés par la grammaire, même lorsque cela provoque des fautes contre la norme :

les trois enfants – les quatre-z-enfants – les mille-z-enfants
elles sont presque-z-amies – elles sont sud-z-américaines

Ces fautes, qu'on entend quotidiennement même chez des personnes qui surveillent leur langage, témoignent d'une pression très forte du modèle grammatical à l'œuvre dans l'oral. Les adultes cultivés vivent en France avec deux morphologies pour une même langue : une morphologie de l'écrit, tout à fait consciente puisqu'ils l'ont apprise à l'école en même temps qu'ils apprenaient à écrire ; une morphologie orale, très rarement consciente, qui est fortement censurée dans les usages et qui apparaît donc seulement comme un ensemble de fautes. Cette situation, qui n'est pas exceptionnelle, a des équivalents dans d'autres langues et dans d'autres

époques. Mais, pour l'enseignement scolaire du français contemporain, elle crée un grand nombre de problèmes délicats.

Aperçu sur la syntaxe de la langue

Auprès des profanes, la syntaxe de la langue parlée a également la réputation de charrier des incorrections. Mais ni l'enseignement ni la description systématique que les linguistes cherchent à en donner ne suscitent les mêmes problèmes. Le domaine a été étudié dans les années récentes à la fois par les linguistes et par les spécialistes du Traitement Automatique du Langage. La plupart des grandes langues du monde se sont dotées d'outillages sophistiqués pour étudier les langues parlées.

Plusieurs aspects font difficultés dans ce domaine : le choix des unités d'analyses, le statut de la prosodie, le traitement des erreurs, hésitations, répétitions et reformulations ; le statut de la pragmatique ; le rôle des habitudes sociales dans les échanges de conversations ; la variabilité des données selon les types de locuteurs et de situations ; le choix d'une représentation écrite pour pouvoir étudier ces données ; la nécessité d'avoir de grandes collectes de données (les corpus) ; le prix élevé de l'établissement des données (un euro le mot, d'après le calcul des promoteurs du corpus néerlandais d'Anvers, qui compte dix millions de mots).

Je prendrai des exemples parmi les débats portant sur les unités d'analyse, qui renouvellent considérablement nos connaissances sur la syntaxe des langues.

Premier exemple

Peut-on conserver l'unité de phrase, fondée en grande partie sur la ponctuation graphique ? Les polémiques sont vives. En témoigne le titre donné récemment à un colloque de linguistique française qui s'est tenu à Paris : *Y a-t-il une syntaxe au-delà de la phrase ?* (*Verbum*, tome XXIV, 1-2, 2002). Deux arguments majeurs dominent le débat. D'une part le débit de la langue parlée ne contient pas de signaux qui correspondraient exactement à ceux de la ponctuation. Les écoliers diraient que « nous parlons sans signe de ponctuation ». D'autre part la phrase est un concept de la tradition scolaire assez flou, qui, même pour l'étude de la langue écrite, n'est pas une unité de calcul fiable.

Combien de *phrases* faudrait-il délimiter dans l'énoncé oral suivant et comment faudrait-il le ponctuer ? :

Dire oui serait un peu fort, dire non serait mentir.
Dire oui serait un peu fort ; dire non serait mentir.
Dire oui serait un peu fort. Dire non serait mentir.

Les écrivains en jouent. Dans une suite où le poète Henri Michaux a découpé trois phrases graphiques, il serait possible d'en découper au minimum une seule et au maximum six :

Il bat de l'aile, il s'envole. Il bat de l'aile, il s'efface. Il bat de l'aile, il réapparaît. (H. Michaux, *La Vie dans les plis*)

Deuxième exemple

Les productions orales comportent des modèles d'organisation systématiques, régulièrement attestés, qui ne sont pas retenus dans les inventaires scolaires. Il faut décider s'ils font partie de la grammaire ou si ce sont seulement des routines de discours. L'opposition entre modalité négative et positive :

Un jour il vient un jour il ne vient pas
Un coup ça marche un coup ça marche pas
Il y en a qui comprennent il y en a qui ne comprennent pas
Un jour elle l'aime un jour elle ne l'aime pas

Parfois ils comprennent, parfois ils comprennent rien du tout (Ghioldi).
J'en sais rien , parce que une fois il passe, une fois il ne passe pas, c'est selon (*rue* 34,3).

Il vient, il vient pas, ça dépend.
En général dans les maisons il y en a, il y en a pas, ça dépend (Genev 113,15).
Une chaussure qui est faite pour être cousue, si on la fait que collée, c'est aléatoire, hein ! Elle tient ou elle tient pas (*L00,Co*).

Alors vous avez des têtes qui plaisent, des têtes qui plaisent pas (L95-2, 123-3).
Et c'est vrai que, vis-à-vis des journalistes, il y a des éléments qu'on peut donner et d'autres qu'on peut pas donner (Poi 62,30).

Troisième exemple : les procédés de rhétorique élémentaire

“ Unexpected, striking symmetries and antisymmetries, balanced structures, efficient accumulations “ (R. Jakobson 1981 : 87).

j'ai connu Edith Piaf. Edith Piaf, je l'ai connue (*Vie par.*)
Mais ils n'ont pas gardé tout le monde. Pourquoi tes parents, ils les ont gardés ? (95-3, 3,1)

il y avait partout, partout étaient placardées donc des photos de Vaclav Havel (Tchec L95-2)

On connaissait plus personne, plus personne on connaissait
Mon père il m'a acheté un petit mouton, un petit mouton il m'a acheté
Je lui avais offert un manteau quand je suis arrivé ; quand je suis parti je lui ai offert un sac
Jamais le soir ; le matin toujours

Autres exemples possibles : comment les hésitations, répétitions, approximations dans le langage improvisé offrent de l'intérêt pour les recherches cognitives sur la production de langage

Alors *la*, l'infirmière de temps en temps *me*, m'humectait euh les lèvres (L92 Vallier 6,8)
Le Neveu de Rameau c'est pour moi *le le le* portrait même du raté (Choix 200, 375)
Je, je, j'ai eu les jambes qui ont tremblé (L92 Selin 11,12)
Voilà donc trois types, un petit peu, *de de de de* personnes rencontrées (Choix 174, 205)
Il faut qu'elle nous montre *que qu'elle* est là (Choix 176, 293)
Il y a des pauvres types *qui qui qui* rentraient deux secondes avant lui (Choix 167,90)

Les enfants sont souvent les, les comment dire, les persécuteurs, les, les, les bourreaux de de leurs parents (Détr 47,3)

- (a) les
- (b) les comment dire
- © les persécuteurs [...] de leurs parents

Quand ils ont, quand les personnes ont foré, des foreurs ont foré, ils mettent la benzine devant (Choix 2,32)

quand ils ont
quand les personnes ont foré
 des foreurs ont foré,

Il y a ce qu'on appelle des fermes aquacoles, où les algues sont - enfin ce qui va devenir une algue, les cellules qui vont devenir une grosse algue – sont accrochées à des filets. (Choix 54,92).

les algues

ce qui va devenir une algue
les cellules qui vont devenir une grosse algue

Je revois le, ce, ce petit lit, ce joli petit lit rose qui était comme une nacelle dans cette chambre si lumineuse (*Maison Toulon*)

[le.....]
[ce.....]
[cepetit lit.....]
[ce joli petit lit rose]

Comment les types de discours sont accordés aux sujets dont on parle

Raisons des grands développements actuels de l'intérêt pour le parlé.
La nécessité de méthodes fiables

Conclusion

« Nous n'avons pas appris, ni comme enfants ni comme adultes, à dire ce que nous faisons lorsque nous parlons : les mouvements que nous faisons pour produire des sons, les structures de sons et de grammaire que nous utilisons. Mais nous avons appris à parler de ce que nous faisons en écrivant ; c'est pourquoi lorsqu'on demande à quelqu'un de parler de sa langue, il parle en fait de l'écriture de sa langue » (L.Bloomfield 1927 « Literate and illiterate speech », *American Speech* 2-10, 432-439; réédité en 1970 dans C. F. HOCKETT, *A Leonard Bloomfield Anthology*. Bloomington: Indiana University Press, pp. 147-156).

L'engagement dans les études grammaticales sur les langues parlées rappelle, par certains aspects, les relations anthropologie et langage, comme dans les années 20 mais avec beaucoup d'expérience en plus.

Ce sont de bonnes rencontres de travail qui m'y m'ont amenée.
Nous savons que les bonnes rencontres sont rares

Je voudrais terminer par des louanges à l'Université de Leuven.